

VOS DÉSIRS FONT DÉSORDRE

Vos désirs font désordre



*Une comédie de
François-Xavier Torre*

*Image
provisoire*

Copyright n°2PNR1L9

IMPORTANT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

François-Xavier TORRE
11 Rue du Moulin – 89140 Michery — 07 81 07 89 37
Mail : fxt.art@gmail.com
site internet : francoisxaviertorre.com

Toute interprétation doit faire l'objet d'une « demande d'autorisation » auprès de la SACD
www.sacd.fr

Document protégé

(Copyright n°2PNR1L9)

VOS DÉSIRES FONT DÉSORDRÉ

Comédie en trois actes
de François-Xavier Torre

Distribution par ordre d'apparition :

Alain, *le mari*
Audrey, *la femme d'Alain*
Constantin alias Constant, *le majordome*
Dorothy, alias Dothy, *la bonne*
Prudence, *la maîtresse d'Alain*
Nicolas, *l'amant d'Audrey*

Décor :

Maison d'Alain et d'Audrey.

L'action se situe à l'étage. Dans une antichambre, entre la chambre principale et la chambre d'ami.

À jardin, une porte qui mène à la chambre d'ami.

À cour, une porte qui mène à la chambre principale.

En fond de scène, côté jardin une ouverture sans porte qui mène vers un escalier ascendant.

A proximité de l'accès à l'escalier, un monte-plat qui permet de monter et descendre service de table ou tout autre marchandise. Il est suffisamment large pour y faire monter et descendre une personne accroupie.

Toujours en fond de scène, côté cour, une porte qui mène à une salle de bain.

Et entre l'accès à l'escalier, et la salle de bain, un dressing assez large et profond, qu'un couple peut s'y planquer.

Sur la scène se trouvent aussi un sofa, un fauteuil, une petite table ronde.

Au mur, de l'art déco mélange art contemporain et le surréalisme.

Pitch :

Alain et Audrey, couple de bourgeois, ayant de l'argent, du pouvoir, et de l'influence.

Alain travaille dans la finance.

Audrey cumule les titres de présidente d'associations, dont l'art, sous toutes ses formes, en est le fonds de commerce.

Leurs emplois du temps surchargés, ils ne se voient plus qu'en coup de vent.

Leur ménage – malgré une façade d'union – bat de l'aile, et l'un comme l'autre entretiennent des liaisons extra conjugales.

Sous l'œil complice et discret de Constantin, le majordome, et Dorothy, la bonne, cachant à l'un ce que fait l'autre, et vice et versa.

Jusqu'au jour où mari et femme veulent divorcer, et cherchent, avant d'entamer une instance de divorce, si l'un trompe l'autre, et vice et versa.

Mettant dans la confiance le majordome prit entre deux feux des plans machiavéliques d'Alain et d'Audrey...

ACTE 1
(environ 30 mn)

Scène 1.
Alain, Audrey

*Alain entre dans l'antichambre, provenant de la chambre à coucher, laissant la porte ouverte derrière lui, et cherche dans son dressing une cravate à son goût.
Il en prend trois de couleur différente (Une blanche. Une bleue. Une rouge), et s'observe dans un miroir en pied.*

Alain — Chérie... Quelle cravate je mets ? La bleue ? La blanche ? Ou la rouge ?

*Entre Audrey, habillée en tenue sport et décontractée, mettant des boucles d'oreille comme si elle sortait pour une de ses soirées mondaines.
Elle observe son mari.*

Audrey — C'est pourquoi la cravate ? Pour une réunion patriotique ?

Alain — Pourquoi tu dis ça ? (*il s'observe dans le miroir avec les cravates et comprend la remarque*)
Ah c'est malin ! Très drôle. C'est pour ma réunion de ce soir. Tu sais... Le conseil d'administration.

Audrey — Je croyais que c'était pour la semaine prochaine.

Alain — Changement de dernière minute. Réunion de crise.

Audrey — Ah bon ! C'est pas de chance... Moi qui voulais sortir ce soir...

Alain — Dans cette tenue ?

Audrey se regarde dans le miroir.

Audrey — Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a ma... Mais que t'es bête ! Je vais à mon cours de yoga ce matin. Je peux pas y aller en robe de soirée !

Alain — Et tu vas à ta séance zen avec ces boucles d'oreille ?

Audrey se regarde de nouveau dans le miroir.

Audrey — Quoi ? Qu'est-ce qu'elles ont mes... Ah oui ! T'as raison.

Elle les retire et retourne vers la chambre.

Audrey — Ça ne va pas ensemble. Il y a comme un décalage horaire de l'ensemble.

Alain — Tu sors en tout bien tout honneur j'espère.

*Elle s'arrête au pied de la porte de la chambre à coucher.
Hésite un instant.
Se retourne. Lui sourit et d'un air innocent, trouve la parade.*

Audrey — Oh quelle idée ! Moi, ta femme, l'honneur en toilette du monde, je ne peux sortir qu'avec du beau linge.

Elle sort côté chambre à coucher.

Alain — Ah... Et... Euh... tu vas où ? Je peux savoir ?

Audrey, *off* — Je vais à une galerie d'art, voir une expo sur les couleurs et leurs contrastes.

Alain — Ah... C'est de plus en plus pointu tes vernissages dis-moi... Mais c'est nouveau cet intérêt soudain pour l'art moderne ?

Audrey — Politique de l'association. Le surréalisme est devenu trop réel par les temps qui courent, à force de plonger dans l'absurde. Du coup, l'abstrait est leur nouveau centre d'intérêt. Moins saisissable. Plus In. Plus New futur que No Futur. Bien que parfois j'ai dû mal à y voir une différence. Tu ne passerais pas tes soirées et une partie de tes nuits au travail, tu le verrais par toi-même, et tu saurais aussi que l'art n'a d'importance seulement que parce qu'il ne se comprend pas.

Alain — Ah si tu crois que ça m'amuse ces réunions !

Audrey — C'est pourquoi je m'amuse pour deux. Je compense ton absence.

Alain, le sourire pincé.

Alain — Avec qui ?

Audrey, le sourire pincé à son tour.

Audrey — Avec l'art, voyons. Avec qui... avec quoi d'autres ?

Alain — Je veux dire avec qui tu vas à ses soirées mondaines ?

Audrey — Entre amis.

Alain — Ami, i-e ? Ou ami, i tout court ?

Audrey — Et toi ton conseil d'administration, il est masculin, mixte, ou exclusivement féminin ?

Alain — Mais qu'est-ce que tu vas chercher là ?

Audrey — Je fais comme toi ! Je soupçonne.

Alain — Mais moi c'est pour les affaires !

Audrey — Et moi c'est pour la culture ! Et puis eh ! on ne va pas se faire une crise de jalousie pour si peu ! À notre âge, c'est mesquin.

Alain — Tu as raison. Excuse-moi. Alors quelle cravate je mets ?

Audrey — Mets les trois. Tu lanceras une mode.

Alain — Tu plaisantes ?

Audrey — Mais non. Tu les mets en portefeuille. Ça fera très tendance ! Tes collègues vont être jaloux !

Alain — C'est une réunion de banquiers ! Pas un défilé pour la prochaine fashion-week !

Audrey — Si ça avait été pour un défilé de mode, tu y serais allé sans pantalon et en talons aiguilles. Les cravates auraient été très assorties.

Alain — Ah toi je te jure ! T'en rates pas une ! Et tu ne perds rien pour attendre.

*Entre Constantin, le majordome, venant de l'escalier.
Puis il se dirige vers le monte-plat, à proximité.*

Scène 2 **Alain, Audrey, Constant**

Audrey — Ah Constant ! Vous tombez bien. J'aimerais votre avis sur un point.

*Constantin sort deux paquets du monte-plat, léger mais un encombrant.
Ils sont tous les deux emballer.
L'un est un chevalet.
L'autre du matériel de peinture pour dessiner sur toile.*

Constant — Je vous écoute Madame.

Audrey l'observe.

Audrey — Vous apportez quoi Constant ?

Constant — Vos commandes Madame.

Audrey — Ah, je vois ce que c'est ! Très bien. Très bien. Posez ça là !

Alain — Depuis que tu as investi dans l'art, tu n'arrêtes pas ma chérie.

Audrey — Que veux-tu, quand on aime, on ne compte pas. Constant, j'ai besoin de vous.

Constant — Que puis-je faire pour Madame ?

Audrey — Vous qui savez vous habiller... Que pensez-vous des cravates de mon mari ?

*Alain montre les cravates à Constant de telle façon qu'on voit les couleurs nationales du drapeau.
Constant fait la moue, reste sceptique.*

Constant — Elles sont tricolores, Madame. Monsieur est devenu patriotique ?

Alain — Mais non ! Enfin si. Enfin peu importe. Enfin on s'en fout. Je cherche à savoir laquelle prendre ? Une idée ? Je ne suis plus à un avis près...

Constant — C'est en quel honneur ?

Audrey — Une occasion.

Constant — Monsieur fait dans les braderies à présent ? Monsieur va aux puces peut-être. Monsieur a fait banqueroute ?

Alain — Mais non ! Constant, vous le faites exprès ou quoi ?

Constant — Je ne demande qu'à aider Monsieur, si Monsieur pouvait préciser son délire... son désir de vouloir porter une cravate !

Audrey — Mon mari a un conseil d'administration ce soir. Et il veut savoir quelle cravate choisir ?

Constant — Ah... et pourquoi monsieur n'a-t-il pas demandé à Madame ?

Alain — Déjà fait.

Audrey — Et mon choix ne lui convient pas.

Constant — Madame a dû innover, sans doute.

Audrey — Juste une intuition.

Constant — Ouh... alors si c'est une intuition de Madame, Monsieur risque fort de se confondre en ridicule.

Alain — Ah tu vois ! Je te l'avais dit.

Audrey — Constant... vous êtes un rabat-joie.

Constant — Je devine que Madame a demandé à Monsieur de les porter en drapeau... Pour une levée des couleurs.

Alain — Il te connaît bien.

Constant — Si Monsieur devait aller au cirque, il serait dans son élément.

Audrey — Remarquez, vu les clowns avec qui il bosse... Au moins lui il ne ferait pas semblant de se prendre pour un pitre, à défaut d'être pris au sérieux.

Constant — Madame plaisante.

Alain — J'avais deviné, Constant. Alors laquelle je mets ?

Constant — Tout dépend de la nature de la réunion.

Alain — Ça a son importance ?

Constant — C'est même pertinent, Monsieur. Le ton de la cravate annonce la couleur.

Alain — La couleur ? Quelle couleur ?

Constant — Celle de la réunion ! Si l'objet de celle-ci est de bon ton ou pas.

Audrey — Constant a raison. Si c'est pour des licenciements, la rouge n'est pas appropriée. Cela ferait référence aux sacrifices, à l'abus de pouvoir, et au sang versé.

Constant — Je vois que Madame comprend toujours plus vite que Monsieur.

Alain — Vous ne perdez rien pour attendre, Constant ! Et je trouve que ton analyse est un poil exagéré. C'est la crise au bureau. Des vérifications de comptes ont révélé des malversations et détournement de fonds. Bref, ça ne va pas être une réunion de tout repos !

Audrey — C'est si grave que ça ?

Alain — Maquillage de chiffres. Fraude. Comptes offshore. Bref, la totale !

Constant — Alors, Monsieur se trompe de cravate.

Constant choisi une autre cravate du dressing.

Alain — Ah bon ?

Il lui montre celle qui l'a choisi et reprend les trois autres.

Constant — Je lui proposerai plutôt celle-ci. La grise à rayure noire. Tout à fait de circonstance.

Alain — En quoi ?

Retourne vers le dressing pour ranger les autres cravates.

Constant — Elle annonce la prison.

Alain — Quoi ?

Audrey — Réfléchi mon chéri : puisque l'escroquerie de ton métier va voir le jour d'ici ce soir, tu peux d'ores et déjà te préparer à la sentence !

Alain — Mais ce n'est pas moi qui suis mis en cause !

Audrey — Tu sièges au conseil d'administration ; tu ne peux qu'être au courant. Et dans ces cercles du pouvoir, il y a indubitablement complicité pour vol et escroquerie en bande organisée.

Constant — Je vois que Madame connaît très bien le monde des tables rondes et des Holdings.

Audrey — Je connais surtout celui de mon mari.

Entre Dorothy par l'escalier.

Scène 3

Audrey, Constant, Dorothy, Alain un court instant

Dorothy — Monsieur...

Alain — Oui, Dorothy ?

Dorothy — Un appel pour vous. Urgent. Une voix hystérique.

Alain — Faites patienter. J'arrive dans deux minutes.

Dorothy — Elle se pendra dans deux minutes !

Alain — Ok. Ok. J'y vais.

Alain sort.

Dorothy le suit.

Audrey la retient juste avant qu'elle sorte.

Audrey — Dorothy !

Dorothy — Oui, Madame...

Audrey — J'ai... (*vois Constant finir de ranger les affaires du dressing*) Une petite minute... (*s'adresse au Majordome*) Constant ! J'ai une des lampes de chevet qui clignote dans la chambre à coucher. Vous pourriez vérifier si l'ampoule ne va pas rendre l'âme, et la changer si c'est le cas. Parce que le bip bip grésillant au réveil, ça me donne le réveille...

Dorothy — Grincheux ?

Audrey — ...Difficile !

Constant — Bien Madame.

Constant sort vers la chambre à coucher.

Audrey — Dorothy... Il faudrait refaire le lit pour ce soir.

Dorothy — Madame reçoit du monde ?

Audrey — Peut-être... Je ne sais pas encore. Du coup je préfère anticiper au cas où...

Dorothy — L'occasion se présenterait. J'espère pour vous que c'est une affaire ! Parce que le précédent... la chambre était dans un état !

Audrey — Dorothy ! Ça suffit ! Je vous dispense de vos commentaires.

Dorothy — Monsieur est donc absent ce soir.

Audrey — Évidemment !

Dorothy — Comme à chaque fois que...

Audrey — Cela ne le regarde en rien de toute façon. Je compte sur votre discrétion.

Dorothy — Madame est assurée de l'être, tant que Madame paie mon silence de ses libertés d'inviter des noctambules. Madame m'a engagé pour être à son service, et il arrive parfois que ce service devient un mur protecteur. Du coup la sécurité de votre bien être se transforme en bonus participatif. En d'autre terme, le risque encouru est à l'image de « par ici la monnaie » !

Audrey cherche un billet dans son sac à main. Ne trouve rien. Et pioche dans le portefeuille d'Alain. Elle lui tend un billet de 100 Euros.

Audrey — Constant n'est pas aussi gourmand que vous.

Dorothy prend l'argent et le range sous sa blouse de servante.

Dorothy — Constantin a très certainement d'autres désirs cachés.

Audrey — Vous le pensez vraiment ?

Dorothy — Un homme aussi droit que lui, aussi intègre que lui, aussi propre que lui, c'est louche !

Dorothy sort vers l'escalier.

Constant revient de la chambre à coucher.

Scène 4
Audrey, Constant

Constant — Madame... votre lumière fait de nouveau des étincelles... Enfin je veux dire qu'elle est vive comme au premier jour.

Audrey est surprise du compliment, puis rougit.

Audrey — Oh... quel charmeur vous faites !

Constant — Je parlais de l'ampoule de Madame. Sa lampe de chevet...

Audrey se reprend, confuse.

Audrey — Ah... Oui. Oui. Bien entendu. Avec vous, il ne peut en être autrement.

Constant — Je ne vois pas de quoi Madame veut parler.

Audrey — Laissez tomber. Dites Constant... Vous y croyez, vous, à la réunion de ce soir de mon mari ?

Constant — Madame a des doutes sur la bonne foi de Monsieur ?

Audrey — Entre nous, les conseils d'administration, il n'y en a pas toutes les semaines. Ça cache quelque chose !

Constant — Oh vous savez... la réunionite aiguë est devenue un mal du management français. Pourquoi Monsieur en serait-il immunisé ?

Audrey — Ça fait combien de temps que vous êtes à notre service, Constant ?

Constant — Huit ans. Six mois. Trois jours. Et...

Audrey — Épargnez-moi les heures, voulez-vous ! Et depuis tout ce temps... que pensez-vous de mon mari ?

Constant — Il travaille beaucoup. Je dirai même qu'il a une vie très chargée. J'ai même parfois l'impression qu'il prend des risques de vouloir être partout à la fois. Ça force le respect.

Audrey — À son âge, ce n'est pas sérieux. C'est même du suicide.

Constant — Vous devriez lui en parler. Ce serait plus simple. Vous savez mon avis... importe peu.

Audrey — Mais, détrompez-vous ! Et moi ?

Constant — Vous, Madame ?

Audrey — Que pensez-vous de moi ?

Constant — Madame est très aimable. Joyeuse et pleine de vie. Vous vous dédoublez aussi depuis quelques-temps.

Audrey — Ah... Et ce dédoublement, vous l'entendez dans quel sens ?

Constant — Dans le sens que Madame lui plaira.

Audrey — Et ça vous gêne Constant ? Que je m'occupe de moi une fois de temps en temps... C'est qu'on y prend goût à être égoïste, vous savez.

Constant — Madame est suffisamment mûre, enfin adulte, pour occuper ses soirées au mieux de sa forme. Mais que Madame soit soulagée ; cela me fait ni chaud, ni froid.

Audrey — C'est vrai... j'oubliais que vous êtes... le meilleur ami de la femme.

Constant — Madame fait des suppositions qui me forceraient, si je n'avais pas autant d'éducation, à lui prouver le contraire. Juste par esprit de contradiction.

Audrey — Mais vous n'oserez pas. Vous savez rester à votre place. Fidèle en toute circonstance. Eh puis, après huit ans à notre service, ce serait considéré comme une faute professionnelle. Lourde, la faute.

Constant — Sauf si c'est Madame qui insiste pour lui prouver que j'ai tort. Mais, Madame a raison. Il est préférable de laisser les fantasmes de Madame à mon égard sur un divan. Mais puisque nous évoquons la franchise, c'est à Monsieur que je pense en vérité.

Audrey — Ah... Je me disais aussi que vous aviez le béguin pour lui.

Constant — Oh... au bout de huit ans, si c'était le cas, comprenez que j'aurai sauté sur l'occasion.

Audrey — Constant !

Constant — Si Monsieur savait que lorsque Monsieur n'est pas là, il y a un certain passage qui s'installe dans cette maison, même si ce sont de discrets allers et venus, je ne suis pas sûr que Monsieur apprécierait le dédoublement de personnalité de Madame. Et depuis huit ans à son service comme au vôtre, il serait tenté de faire de même !

Audrey — Avec vous ?

Constant — Madame fait encore des conclusions hâtives.

Audrey — Vous pensez qu'il me tromperait si...

Constant — C'est un risque, si jamais Monsieur devait comprendre les véritables raisons de votre goût récent pour les arts. Surtout quand ils ressemblent à des gisants.

Audrey — Non, mais je ne vous permets pas de me confondre à des pierres tombales ! Moi au moins je m'active.

Constant — Chez vous en effet le son et lumière ne sont pas en option.

Audrey — Mais c'est fini oui ! Toute façon mon mari me trompe. Alors ! Pourquoi pas moi ?

Constant — Ah ! Madame est formelle ?

Audrey — Je le sais. Je le sens. Vous savez... L'intuition féminine. Vous devriez pourtant le savoir, vous qui...

Constant — À un sixième sens ?

Audrey — On va dire ça comme ça !

Constant — Sentir les choses n'est pas une preuve.

Audrey — C'est pourquoi j'ai besoin de vous.

Constant — De moi ?

Audrey — Pour savoir ce qu'il en est.

Constant — Si je comprends bien, Madame veut que j'espionne Monsieur pour savoir si Monsieur a une maîtresse, ou un amant.

Audrey — Voilà ! C'est ça. Et si c'est le cas, je divorce !

Constant — Et si Monsieur sait qu'il est cocu avant de savoir que vous l'êtes à votre tour ?

Audrey — Ah non ! Le divorce doit rester à mon avantage. Une femme outragée et trahie, c'est sans pitié.

Constant — Et comment dois-je m'y prendre pour espionner Monsieur ? Madame a-t-elle un plan ?

Audrey — Bien sûr ! Vous jouez les détectives avec une caméra, un téléphone portable, un appareil photo. Ce que vous voulez pourvu que le flagrant délit est dans la boîte.

Constant — Et si après enquête, Monsieur n'a pas de maîtresse ?

Audrey — Eh bien on passe au plan B. il aura un amant. Vous !

Constant — Moi ? Madame plaisante. Madame fait de l'esprit.

Audrey — Je suis très sérieuse. Je veux savoir ce qu'il en est, et vous allez m'aider.

Constant — Mais... Vous couvez peut-être quelque chose ? Auriez-vous choppé un virus ?

Audrey — Pardon ?

Constant — Ah ça y est ! Je sais quel mal ronge Madame. Madame est jalouse.

Audrey — Moi ? Mais pas du tout. C'est très mal me connaître, Constant.

Constant — Rhoo... Dans cette maison, nous savons qui maîtrise le mieux la mauvaise foi.

Audrey — Moquez-vous ! Vous feriez quoi vous à ma place ?

Constant — Je ferai comme Monsieur pour Madame : je ferai confiance... dans l'art de vivre de tromper son monde.

Audrey — Je vois que vous en savez plus que... Ah ! mais je comprends. Cette solidarité masculine vient du fait que c'est vous l'amant de mon mari !

Constant — Moi ? Mais Madame... vous n'y pensez pas ? Et qu'est-ce que vous faites de mon intégrité ? De mon honneur ? Un majordome doit rester neutre à toute affaire conjugale auprès de ses employeurs.

Audrey — C'est dans le petit manuel du serviteur ?

Constant — Je ne sais pas Madame. Je ne savais pas qu'il existait un tel ouvrage.

Audrey — Alors où sortez-vous cette règle de bonne conduite ?

Constant — Ça fait partie de mes dix commandements. Et je me les applique sans réserve. L'image de marque de mon statut a son importance. Je ne peux déroger à ce règlement.

Audrey — Vos interdits vous empêchent de vivre mon cher Constant. Et je vous rappelle que vous travaillez pour moi.

Constant — Ainsi que Monsieur. Eh bien que je suis à votre service, il y a parfois des limites aux services rendus. Et je rappellerai à Madame que l'esclavage ne fait plus ni recettes ni tendance en ces temps d'évolution sociale.

Audrey — C'est vrai que vous dormez dans un placard à balais, attaché à une chaîne.

Constant — Madame exagère.

Audrey — Et vous mangez que des restes de plusieurs jours, deux fois par semaine, pire qu'à un chien domestique qui lui au moins à sa gamelle tous les jours.

Constant — Madame abuse.

Audrey — Alors ne me jouez pas les communautaristes sectaires ! Sinon votre salaire, aux oubliettes ! Puis le fouet deviendra votre ami quotidien ! Et concernant le service que je vous demande, je ne vous pousse pas à coucher avec mon mari non plus. Sauf si c'est déjà ! Auquel cas ma demande arrive trop tard, ou mieux encore, comme le mal étant déjà fait, plus besoin de vous forcer la main...

Constant — Madame se trompe sur mon compte.

Audrey — Peu importe. Trouver une preuve, même maquillée, afin de prendre un avocat et divorcer en lui laissant tous les torts.

Constant — Madame est fâchée contre Monsieur pour peaufiner un tel plan ?

Audrey — Pas particulièrement.

Constant — Alors pourquoi Madame cherche à tout prix à divorcer dans ces conditions ?

Audrey — Le besoin d'argent remplace parfois la raison du cœur.

Constant — Ah... Je comprends. Madame spéculé.

Audrey — Que dites-vous ?

Constant — Madame parie de gagner son divorce afin d'obtenir les biens de Monsieur.

Audrey — Ce n'est pas un pari. C'est de l'investissement.

Constant — Et si les dettes de Monsieur sont supérieures à ses biens, Madame devra vendre pour épancher les dits avoirs. Monsieur est peut-être au bord de la faillite et Madame ne le sait pas, parce que Monsieur ne veut pas effrayer Madame de ses soucis financiers. Et des dettes n'ont jamais enrichi personne.

Audrey — Si c'est le cas, je ne prendrai que les actifs ! Maison. Voiture. Costumes, ainsi que les cravates. J'ai quelques contacts en politique qui ne cracheraient pas sur des complets vestons.

Constant — En résumé, vous voulez mettre Monsieur à poil ! Mais en quoi Monsieur mérite-t-il votre courroux ? En quoi est-il si fautif ?

Audrey — La tromperie est un très bon motif.

Constant — Les intuitions de Madame forcent à l'excuse. Parce que si Monsieur n'est pas volage, il y a donc une autre raison...

Audrey — Bon. Puisque vous voulez tout savoir. Ma double vie me coûte cher ! Je n'arrive plus à suivre les dépenses de mes artistes.

Constant — La Culture a aussi son lot de gigolos, qu'on appelle aussi parasites.

Audrey — Mais non, voyons ! Ce sont des grands enfants. C'est tout.

Constant — Et il est bien connu que dépasser un âge certain, l'amour devient une affaire de jeune ! Et, dans ces cas-là, on dépense sans compter !

Audrey — Dites donc, c'est fini ces taquineries ! D'ailleurs en parlant d'eux, puisque mon mari sera à son conseil ce soir, j'ai décidé d'inviter du monde après le vernissage.

Constant — Du monde, Madame ?

Audrey — Un ami.

Constant — Ah ! Un monde unique donc. Une soirée... privée en quelque sorte. On pourrait l'imaginer même intime, mais ce serait inconvenant...

Audrey — De le penser ! Mais c'est tout à fait ça ! Enfin je voulais dire : vous avez raison, ce serait inconvenant de croire possible que la soirée déborde de cette façon. Mais votre idée n'est pas si bête après tout. C'est une option à ne pas écarter.

Constant — Faut-il préparer un souper ?

Audrey — Non. Ne vous donnez pas cette peine. Quelques toasts, et Champagne suffiront. Des huîtres aussi.

Constant — Je rappelle à Madame que le Champagne et les huîtres font beaucoup d'effets à Madame.

Audrey — Ah ! Ah bon ? Vous trouvez ?

Constant — Les produits aphrodisiaques ne réussissent pas à Madame.

Audrey — Que s'est-il passé la dernière fois ?

Constant — Madame a voulu sauter sur votre serviteur ici présent.

Audrey — Oh ! Moi j'ai fait ça ? mon pauvre Constant ! Cela a dû être... mémorable pour vous ! Une femme dans vos bras, ça aurait mérité une photo.

Entre Dorothy

Scène 5
Audrey, Constant, Dorothy

Dorothy — Madame, votre poète est arrivé. Monsieur étant dans la maison, je l'ai fait patienter dans le taxi qui l'a amené à votre porte.

Audrey — Bien. Très bien. J'arrive. Dites à mon mari que je... Que je vais à la salle de sport.

Constant — Cela devient une habitude constante toutes les semaines. Si Monsieur est comme Madame, il va devenir soupçonneux.

Audrey — Alors dites-lui que je vais à mon cours de langue.

Constant — Monsieur sera ravi de l'apprendre. Et de quelle langue Madame apprend-elle cette semaine ?

Audrey — Espagnol, mon cher *Constantinos*.

Constant — Votre poète ne serait-il pas d'origine hispanique ?

Audrey — Si señor ! Et ne me faites pas faux bon en ce qui concerne notre arrangement... sinon vous allez connaître la vengeance d'une maîtresse ! De maison j'entends !

Audrey sort.

Dorothy — Ça chauffe entre vous ou je me trompe ?

Constant — Problème d'argent, de cœur, de corps. La crise de la quarantaine !

Dorothy — Eh bien c'est pas gagné !

Dorothy suit Audrey.

Scène 6
Constant, seul

Constant sort une mini tablette numérique et fait un inventaire des affaires du dressing. Puis, il pose le matériel numérique, et sort une veste en queue de pie et la met sur lui tout en jetant un œil autour de lui si personne ne le voit faire. Il se regarde dans la glace puis joue avec en saluant comme un prince.

Constant — Si Madame veut bien m'accorder cette danse...

Puis il sort une robe de soirée du dressing et fait quelques pas de danse avec en fredonnant une valse.

Alain entre par l'escalier, et s'aperçoit du manège de son majordome.

*Il l'observe, amusé.
Constant s'aperçoit qu'Alain l'observe et arrête de danser.
Il est gêné.*

Scène 7
Constant, Alain

Constant — Monsieur... Vous êtes là...

Alain — Je vous confirme que c'est bien moi, Constantin. Et non un de vos fantasmes.

Il se rend compte de sa position, et il remet les habits à leur place précipitamment.

Constant — Je... Je... Je faisais l'inventaire de Monsieur... et de Madame.

Alain — Et... manque-t-il quelque chose ? Audrey vous a-t-elle demandé de choisir pour elle sa tenue de ce soir ? Elle est à côté et vous attend peut-être pour se changer ?

Constant — Non. Non. Madame est sortie.

Alain — Ah... Sortie faire une course ?

Constant — Faire un cours pour être exact.

Alain — Depuis quand ma femme donne des cours ?

Constant — Que Monsieur m'excuse. Madame prend des cours.

Alain — Ah ! Mais des cours de quoi ? Elle ne m'a jamais parlé de reprendre des études.

Constant — Cours de langue.

Alain — Ah... je croyais qu'elle était à sa salle de sport pour son yoga !

Constant — Ah... Oui ? Oui. Oui. Bien sûr ! Madame apporte de plus en plus chaque année une importance particulière à entretenir son corps, et sa langue.

Alain — Je vous demande pardon ?

Constant — Euh... Oui. C'est euh... C'est une option qu'elle a prise à son cours de yoga. Enfin c'est ce qu'elle a précisé. Cela équilibrerait le palais, et musclerait la langue. Et connaissant Madame, travailler de la langue va follement l'amuser, et deviendra très certainement une experte en la... euh, matière.

Alain — C'est bizarre ces envies particulières, vous ne trouvez pas Constant ? C'est comme sa lubie des arts. D'un coup comme ça, elle s'emballe pour un tableau, une sculpture, une pièce... Curieux non ?

Constant — Madame remplit sa vie selon ses envies.

Alain — Si elle s'ennuie, qu'elle travaille !

Constant — Monsieur travaille pour deux. Et je rappelle à Monsieur que Madame préside des associations culturelles. C'est un job qui lui prend aussi beaucoup de temps. D'ailleurs depuis que Monsieur et Madame ont pris du galon social, si je peux me permettre de m'exprimer ainsi, je trouve que vous avoir tous les deux pour le petit-déjeuner, le déjeuner, et le dîner, devient de plus en plus rare dans cette maison. Mon emploi du temps s'est beaucoup compliqué ces derniers mois.

Alain — C'est une critique ?

Constant — Une remarque, Monsieur. Une simple remarque. Je félicite Monsieur comme Madame de leur montée sur l'échelle sociale, mais on a dû mal à suivre le rythme. Une corde ne serait pas de refus...

Alain — Une corde ? Vous voulez peut-être un ascenseur pour aller plus vite ?

Constant — Monsieur fait de l'humour comme le Medef fait du social.

Alain — Constant !

Constant — Ma langue a fourché. Je devrais faire comme Madame, prendre des cours de langue.

Alain — C'est ça faites donc ça. Mais pas avec ma femme !

Constant — Monsieur s'imagine des choses.

Alain — Oh je n'imagine rien... Et puisque nous sommes entre nous... je commence sérieusement à avoir des doutes.

Constant — Des doutes ? Sur quoi ?

Alain — Sur ma femme.

Constant — Vous doutez que c'est la vôtre ?

Alain — Mais non, voyons ! Écoutez-moi mon petit Constant... je pense que ma femme me trompe.

Constant — Non ?

Alain — Si. Si.

Constant — Pas possible ! Je doute que Madame puisse faire comme Monsieur.

Alain — Taisez-vous donc. Vous savez que... personne ne doit savoir.

Constant — Surtout Madame.

Alain — Vous m'avez assuré de votre discrétion.

Constant — Les indiscretions ne viendront pas de moi. Mais je ne dirai pas la même chose de... la voix au téléphone ! Appelez ici, vraiment, c'est inconvenant. Monsieur aurait pu se faire surprendre. Encore une chance que je me suis occupé de Madame pendant que Monsieur prenait la communication.

Alain — Oui... D'ailleurs, en ce qui concerne la voix en question, elle viendra ce soir à la maison. Ma femme étant à son vernissage, ça va durer toute la nuit sa petite sauterie artistique, du coup je l'ai invité à dîner. Il faudra donc nous préparer quelques en-cas. Des toasts... et du champagne par exemple.

Constant — Ici ? Ce soir ? Mais... Mais... Mais Monsieur n'est pas sérieux.

Alain — Si. Si. Ça fait un moment que j'en ai l'idée. Et c'est l'occasion ou jamais de se voir à la maison.

Constant — Mais... Mais... Oh là là... Mais... et votre conseil d'administration ?

Alain — Un subterfuge. Ça fait partie du plan. Depuis le début.

Constant — Oh non... Mais si Madame rentre plus tôt que prévu ? Si son vernissage est annulé au dernier moment ?

Alain — Vous l'empêcherez de rentrer.

Constant — Je vous demande pardon ?

Alain — Vous l'accompagnerez à sa soirée et vous l'éterniserez.

Constant — Ah... Mais Madame a certainement d'autres projets... enfin d'autres amis qui vont...

Alain — Eh bien vous jouerez son amant, pour la soirée.

Constant — Hein ! Moi ? Son amant ? Mais vous n'y pensez pas ! Mais que va dire Madame ? Il faudrait son consentement. Mais qu'est-ce que je raconte moi !

Alain — Vous ferez semblant, bien entendu. Que je mette des règles tout de suite. Je connais ma femme. Un peu de champagne, quelques huîtres... Et tous les marins se ressemblent.

Constant — Ah vous connaissez l'épisode.

Alain — Hein ? Quel épisode ?

Constant — Je pensais tout haut. Un souvenir de jeunesse. Mais vous me demandez l'impossible. Madame me croit gay.

Alain — Ah oui, c'est vrai. J'oubliai ce détail.

Constant — Ah... Vous aussi vous pensez que ?

Alain — Ce n'est un secret pour personne dans cette maison. D'ailleurs, il ne faut pas vous en cacher. C'est ridicule.

Constant — Mais...

Alain — Alors voilà ce que vous allez faire. Vous allez la suivre comme un détective privé, voyez... Vous la surveillerez en toute discrétion et vous me direz avec qui elle fricote. Je suis persuadé qu'elle s'est amourachée d'un de ses artistes qui lui tournent autour depuis qu'elle s'intéresse à l'art. Je connais ces parasites : j'ai les mêmes dans la finance ! Vous prendrez quelques photos et comme ça j'aurai la preuve de ce que j'avance.

Constant — Madame ? Batifoler ? Pour... si peu ? Monsieur s'affole pour rien. Je connais aussi bien Madame que Monsieur, et je peux assurer à Monsieur que Madame ne sera jamais dupe d'une surveillance de ma part, ou que je devienne son amant pour un soir.

Alain — Eh bien il faudra insister. Que vous soyez convaincant !

Constant — Mais si je joue le jeu de Monsieur et que Madame tombe sous mon charme...

Alain — Vous serez dans de beaux draps !

Constant — À qui le dites-vous ! Non, Monsieur. Vraiment, c'est une mauvaise idée. Je le sens pas du tout cette histoire.

Alain — Je dois savoir si elle me trompe. Ce soir !

Constant — Ce soir ?

Alain — Oui. Ce soir.

Constant — Mais pourquoi ce soir ?

Alain — Parce que demain je vois mon avocat pour divorcer, et j'ai besoin de preuves pour gagner mon procès, si je dois aller jusque-là.

Constant — Quoi ? Vous aussi ? Vous voulez divorcer ?

Alain — Ah parce que... Bienvenue au club mon cher Constant. Je ne savais pas que vous étiez marié. Comment s'appelle-t-il ? Vous ne nous en avez jamais parlé. C'est vrai que côté vie privée, vous êtes très discret. Mais avouez que sans porter d'alliance, c'est trompeur...

Constant — Monsieur fait comme Madame... Il s'imagine des choses.

Alain — Sur le fait que vous êtes marié ? Ou que vous êtes gay ?

Constant — Mais... les deux ! Monsieur aurait eu raison d'un divorce possible si dans ma vie le mariage avait croisé mon chemin. Ce qui ne fut jamais le cas. Et pour mon homosexualité probable, j'aurai sans doute dragué Monsieur, depuis le temps que je suis à son service.

Alain — Pourquoi ? je suis votre genre ?

Constant — Si j'avais été gay vous voulez dire ? Possible. Il aurait fallu que je fasse mon *coming out* pour le savoir. Voulez-vous tenter l'aventure ?

Alain — Non, mais... pour qui me prenez-vous ? C'est une plaisanterie.

Constant — Monsieur m'a toujours répété qu'il fallait être ouvert d'esprit.

Alain — Oui. Mais... la largesse de mon esprit n'a de taille que ses limites...

Constant — Si vous n'explorez pas l'inconnu qui sommeille en vous, vous ne le saurez jamais ! Cela peut vous être révélateur !

Alain — Mais qu'est-ce qui vous arrive à la fin ! Vous êtes fou !

Constant — Je cherche à comprendre les raisons du divorce de monsieur. Votre changement de bord peut-il en être la cause ?

Alain — Mais absolument pas ! Et puis vos insinuations...

Constant — Est à l'image des vôtres.

Alain — C'est pourtant vous qui m'avez dit « vous aussi ? »

Constant — Plaît-il ?

Alain — Quand je vous ai dit que j'allais divorcer, vous m'avez répondu « vous aussi ? ».

Constant — Moi, j'ai dit ça ? Vous êtes sûr ? Ce n'est pas une vue de l'esprit ? Il paraît qu'à un certain âge, on entend des voix...

Alain — Dois-je comprendre qu'à vos yeux je deviens sénile ?

Constant — Oh ! Voyons, monsieur, je ne me permettrai pas. Pas encore...

Alain — Alors, si ce n'est pas vous ? C'est qui ? Ma femme !

Constant — Monsieur se fait encore des idées. Ça frise l'obsession. Vous devriez consulter.

Alain — Vous ne pensez pas si bien dire.

Constant — Ah parce que Monsieur voit un psy en ce moment ?

Alain — C'est la voix au téléphone. Elle est psychothérapeute.

Constant — Ah... je comprends... Enfin j'essaie de coller les morceaux ! Enfin, comprenez que Madame est à cent lieues de se douter que Monsieur veut la piéger... veut la quitter ! Je connais aussi bien Madame que Monsieur, et je peux dire à Monsieur, en toute franchise, qu'il serait mal avisé de penser que Madame serait sur le point de faire pareil que Monsieur.

Alain — Mais qui donc divorce alors ?

Constant — La bonne !

Alain — Pas possible. Elle aussi elle est mariée ?

Constant — Six mois, trois jours, et... Et hop, séparation ! Mauvaise pioche la pauvre.

Entre Dorothy.

Scène 7
Constant, Dorothy, Alain (un instant)

Dorothy — Euh... Monsieur, votre chauffeur vient d'arriver !

Alain — Pas trop tôt. Jamais à l'heure quand on a besoin de lui.

Constant — Un problème de cordage sans doute. Le rythme soutenu, un effet secondaire de l'ascension social.

Alain — Ah ! Toujours cette lutte des classes, Constant.

Dorothy — Si vous cherchez des cordes Messieurs, les cordes à linge sont...

Alain — Laissez tomber Dorothy. C'est quoi son excuse à l'autre fainéant ?

Constant — Les embouteillages m'a-t-il expliqué. Il vous demande d'ailleurs de vous dépêcher. Il est garé en file indienne, en double file !

Alain — Comme tous les matins, à la même heure ! Donc, Constant, vous savez ce que j'attends de vous. Ce soir ! (*à Dorothy*) Et... Bienvenue au club !

Alain sort côté escalier.

Dorothy — Qu'est-ce qu'il lui prend ?

Constant — Monsieur fait comme vous, il divorce.

Dorothy — Mais je ne suis pas mariée !

Constant — Ah ! je croyais. Vous ferez semblant de l'être alors... Le temps que Monsieur...

Dorothy — Si Monsieur divorce, Madame ne va pas être contente.

Constant — Mais Madame aussi divorce.

Dorothy — Ah elle est au courant alors ! C'est officiel.

Constant — Non. Ni l'un ni l'autre ne sait que l'un divorce de l'autre. Mais il y a plus...

Dorothy — Plus ?

Constant — Monsieur soupçonne Madame de fricoter derrière son dos, tandis que Madame soupçonne Monsieur de s'envoyer en l'air à sa place.

Dorothy — Charmant.

Constant — Oh mais ce n'est pas fini ! Les soupçons ne suffisent pas, l'un comme l'autre veut des preuves. Et c'est à moi qu'incombe cette tâche.

Dorothy — Comment ça ?

Constant — Madame m'a chargé d'espionner Monsieur pour savoir si Monsieur couche ailleurs, et Monsieur m'a demandé de suivre Madame pour savoir avec qui elle passe ses soirées mondaines. De plus, ce soir, Monsieur invite la voix off au téléphone, et Madame invite un artiste après son léchage d'art contemporain. Euh non c'est pas le bon terme...

Dorothy — Vernissage ! Donc si je comprends bien, mari, femme, amant possible, maîtresse probable, sous le même toit, alors que femme et mari ne sont pas censés être présent ce soir.

Constant — Vous avez tout compris.

Dorothy — Bah vous allez être dans la merde mon pauvre Constant.

Constant — Dothy ! Votre langage ! Et d'habitude, nos discrétions sur leurs activités annexes ont permis de sauver leur ménage et nos emplois. Mais j'avoue que aujourd'hui, je ne sais plus quoi penser.

Surtout que je ne vous ai pas tout dit sur ma mission. Je dois donner de ma personne si je ne trouve pas de preuves concrètes à leur petite sauterie de ce soir.

Dorothy — Vous ?

Constant — Moi !

Dorothy — Vous allez devoir être l'amant de qui ?

Constant — Des deux ! L'amant de Monsieur pour Madame, et l'amant de Madame pour Monsieur.

Dorothy — L'amant de Monsieur je peux comprendre...

Constant — Plaît-il ?

Dorothy — Vous savez bien voyons !

Constant — Non. Je ne vois pas. Vraiment.

Dorothy — Il n'est un secret pour personne que dans cette maison vous êtes de son côté... enfin de son bord.

Constant — Décidément, je ne fais rien qui...

Dorothy — C'est justement le problème. Vous êtes si discret, si secret, si cachottier, qu'on s'imagine des choses sur vous. Ça cause sur le mystère de Mr Constantin. Est-il gay ? Est-il hétéro ? Ou alors les deux ! Un Bi ! Et si c'est l'option trois qui vous convient le mieux, vous pourrez donc vous partager Madame comme Monsieur comme il vous plaira.

Constant — Mais vous n'y pensez pas ! Ce serait... de la folie ! Je suis voué corps et âme à mon métier, mais donner de ma personne a tout de même des limites.

Dorothy — Remarquez, je n'ai rien contre. Tant que vos mœurs ne partagent pas les miens.

Constant — Dothy, voyons ! Vous n'êtes pas sérieuse. Je vous évoque un problème majeur...

Dorothy — Et je vous apporte la solution !

Constant — Mais pas du tout ! Vous rendez la situation encore plus... ubuesque ! Impossible !

Dorothy — J'avais compris ubuesque, Constant. Je suis la bonne de service, c'est vrai. Mais lire je sais faire aussi, alors évitez de me prendre pour une inculte.

Constant — Pardon... Je ne voulais pas vous offenser. Mais mettez-vous à ma place deux minutes !

Dorothy — Oh deux minutes ne suffiront pas... Je sens que la nuit va être longue...

Constant — Comment je peux me sortir de ce traquenard ? Aidez-moi au lieu de me laisser chercher.

Dorothy — Oh doucement ! Votre stress ne m'aide pas là ! Calmez-vous. Le sacrifice n'est pas aussi terrible que ça en a l'air. Et puis si ça trouve, les patrons ils attendent que ça ! Que vous leur sautez au cou ! L'un après l'autre ! Oh Madame ! Oh Monsieur !

Constant — Vous ne m'aidez pas là.

Dorothy — Je dédramatise. Et puis votre problème n'a qu'une issue possible quand on y réfléchit. C'est même très facile quand on y pense.

Constant — Facile ?

Dorothy — Aidez-moi à faire les lits, et je vous expose mon plan...

Elle va pour sortir en direction de la chambre d'ami.

Constant — Vous ne plaisantez pas hein ! Vous allez m'aider.

Sur le palier, ouvrant la porte.

Dorothy — Évidemment. Entre gens de maison, on se tient la chandelle ! Enfin, je voulais dire, on se serre les coudes.

Constant — Oui j'avais compris. Moi aussi je connais les métaphores. Allez dans la chambre, je vous suis.

Dorothy — C'est une invitation à la débauche mon cher Majordome ?

Elle sort, jouant avec ses jambes, lascive.

Constant — Ne tentez pas le diable, vous y verriez la... Mais qu'est-ce que je raconte moi ! Reprends-toi, Constant !

Dorothy apparaît de nouveau.

Dorothy — Alors, vous venez !

Constant — Mais... vous êtes sûre d'avoir la solution...

Dorothy — Laissez-vous guider par l'intuition féminine.

Ils sortent tous les deux.

Rideau
Fin de l'acte 1

ACTE 2
(environ 45mn)

Scène 1.
Alain, Prudence

Même lieu que l'Acte 1.

Alain et Prudence entrent par l'escalier.

Elle en tenue de soirée.

Lui, en blaser.

Prudence — Un homme marié qui emmène sa maîtresse chez lui, ça en dit long du risque qu'il prend.

Alain — Du risque ? Aucun risque. Ma femme n'est pas là, de toute la soirée. Tu penses bien que sinon...

Prudence — Et si ta femme revient plus tôt que prévu.

Alain — Là aussi. Impossible. Elle est sous surveillance. Oui, enfin, mon majordome s'en occupe... Ce serait trop long à t'expliquer... Et on n'est pas là pour parler d'elle.

Prudence — T'as donc pensé à tout.

Alain — Je suis un homme organisé, et prudent.

Prudence découvre les peintures au mur.

Prudence — Ouh là... Le rez-de-chaussée était sympa, mais là, on passe au niveau supérieur. C'est à toi ?

Alain — À ma femme. Elle est très férue « art » ces derniers temps. Du coup...

Prudence — Elle devrait passer au cabinet... Quelques séances ne lui seraient pas de trop.

Alain — Hein ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Prudence — Ses toiles dévoilent une personnalité tourmentée, déchirée, en duel permanent avec quelques problèmes qu'il faudrait comprendre...

Alain — Tu devrais arrêter d'allonger tout le monde sur ton divan, Prudence.

Prudence — Crois-en mon expérience. Ta femme...

Alain — N'a pas peint ces croûtes ! Elle achète. Elle investie. Elle spéculé. Et comme j'ai refusé qu'elle les expose un peu partout dans la maison, elle les a mis là. Ça fait antichambre des horreurs, je te l'accorde, mais comme on ne vit pas réellement dans cette pièce, j'ai toléré qu'elle fasse de cet endroit sa galerie d'art privée...

Prudence — Je ne sais pas qui est le plus atteint enfin de compte. Celui qui a créé ceci, ou celui qui les achète ? Ces artistes m'étonneront toujours.

Alain — Tu veux son nom ? C'est le même artiste pour tous les tableaux. Ça t'apportera une clientèle supplémentaire.

Prudence — Ouh ! Les artistes... J'en ai suffisamment dans mon cabinet, merci bien.

Alain — Et ils sont comment ?

Prudence — Un peu plus névrosé que la moyenne. Mais lui, assurément, il en tient une couche. Médicamenté, à coup sûr !

Alain — C'est le manque de goût qui te choque ?

Prudence — Justement, il n'en manque pas ! Tu confonds avec l'esthétique. C'est d'une richesse certaine, mais clairement morbide.

Alain — Et encore c'est sa période heureuse. Enfin c'est ce que ma femme m'a raconté. J'ai jamais su ce qu'elle trouvait à ces toiles.

Prudence — Le contraire de ce que toi-même tu en as jugé.

Alain — Moi, jugé ? Non mais t'as vu ces tableaux ! Comment tu veux... ne pas juger !

Prudence — Tu es trop terre à terre, mon cher Alain. Tu aimes ce que tu comprends, et tu détestes ce qui t'échappes. C'est ton équilibre, le sol. Sinon tu perds pied. Je suis persuadé que tu as le mal de l'air.

Alain — Comment tu sais ?

Prudence — Une intuition.

Alain — Tu me psychanalyses encore... Tu ne peux pas t'en empêcher. C'est plus fort que toi.

Prudence — Non. Je ne fais rien de tel. Je ne fais qu'observer. Si je devais établir ton profil, tu tomberais malade, peut-être même dans les pommes.

Alain — Je suis un cas désespéré alors ?

Prudence — Mais non voyons... Qu'est-ce que tu vas chercher... J'avoue néanmoins que visiter ton chez-toi me donne beaucoup d'informations sur toi, et ta femme...

Alain — Et ?

Prudence — Et quoi ?

Alain — Maintenant que tu as piqué ma curiosité, je veux savoir.

Prudence — Non, Alain. Tu ne veux pas savoir. Tu veux comprendre.

Alain — C'est pareil !

Entre Dorothy.

Scène 2.
Prudence, Dorothy, Alain un instant

Dorothy — Désolée de déranger Madame et Monsieur, mais j'ai un appel pour Monsieur qui ne peut souffrir d'être en attente.

Alain — J'avais dit de ne pas me déranger, sous aucun prétexte. Madame... Prudence, ici présent, vient pour... voir la collection de ma femme. Et une visite d'art ne doit jamais être interrompue.

Dorothy — Je comprends bien Monsieur que la curiosité artistique n'a pas de montre, mais l'art est aussi l'objet de l'appel pressant. Une histoire de surveillance... Et comme Monsieur a coupé son téléphone portable pour ne pas être dérangé de la visite, on l'appelle à domicile...

Alain — Ah ! Je vois...

Dorothy — Si c'est de l'imprévu qui se trouve au bout du fil, tu devrais répondre Alain. Mieux vaut savoir que comprendre dans ces cas-là. Parce qu'après, tu vas tomber dans l'inconnu, te retrouver sur le fait accompli, et il sera trop tard. Et nous savons tous les deux que l'inconnu et toi... (*elle montre les toiles aux murs*) ça devient ceci !

Alain sort, haussant les épaules, le pas rapide.

Dorothy — Vous êtes l'invitée du soir de Monsieur, si je sais lire entre les lignes ?

Prudence — Parce qu'il y en a eu d'autres avant moi ?

Dorothy — Pour contempler ces œuvres ? Vous innovez ! Et si Monsieur vous offre l'opportunité de monter à l'étage c'est que Monsieur tient beaucoup à vous... à vous offrir l'opportunité de découvrir leur collection privée, avant de passer aux choses sérieuses.

Prudence — Vous avez donc compris qui je suis.

Dorothy — Je suis la bonne de la maison. Pas l'idiote du village. Il faut se méfier des tabliers de service, vous savez ; ils cachent bien souvent les secrets de leurs patrons. Et si je crois savoir pourquoi Monsieur a emmené Madame ici, Madame ne pouvait passer à côté de ces tableaux. C'est un passage obligé...

Prudence — Faut-il comprendre que c'est une sorte d'intronisation ?

Dorothy — Il vous introduira quand il plaira à Monsieur. C'est que les chambres sont sur le même palier. Enfin si c'est bien l'objectif de Monsieur pour Madame.

Prudence — Appelez-moi Prudence.

Dorothy — Bien Madame... Prudence. Remarquez, Monsieur se trompe peut-être dans ses intentions. Mais, si Madame Prudence est montée à l'étage, c'est que vous semblez avoir les mêmes idées que Monsieur. Les tableaux ne sont qu'une excuse pour accéder au lit.

Prudence — Votre nom c'est comment déjà ?

Dorothy — Dorothy.

Prudence — Vous n'êtes pas bête Dorothy. Et entre nous, puisque nous sommes dans les suppositions, vous en pensez quoi ?

Dorothy — Ce que Monsieur fait avec vous ne me regarde pas, tant que Madame la maîtresse de maison reste dans l'ignorance... Je ne prendrai pas les coups pour Monsieur.

Prudence — On vous martyrise ?

Dorothy — Grand Dieu, non ! Si jamais mes patrons devaient en arriver là, je leur retournerai le compliment. Courber l'échine, je ne sais pas faire. Mais je sais prendre sur moi. Je fais du Yoga. C'est reposant. Et ça rend zen. Remarquez, dans cette maison... Vaut mieux rester cool !

Prudence — Ils sont colériques ?

Dorothy — Non. Non. Monsieur et Madame sont un couple charmant. C'est à se demander pourquoi vous êtes là ! Monsieur a peut-être besoin d'un peu de folie. Le train-train quotidien parfois ça rend zombie, vous ne trouvez pas ? C'est quoi votre métier ?

Prudence — Pourquoi ça vous intéresse ?

Dorothy — Votre façon de voir ces tableaux. On dirait que vous les voyez comme un toubib. C'est intrigant.

Prudence — Je suis juste curieuse. Vous les trouvez comment vous ?

Dorothy — L'art... Je n'y comprends rien. Enfin celui-ci particulièrement. Du coup je n'ai pas d'avis.

Prudence — Vous les auriez exposés ?

Dorothy — Moi ? Je n'aurai même pas osé les peindre ! Mais paraît que l'artiste est tendance.

Prudence — Vous le connaissez ?

Dorothy — Vu ce qu'il peint, ça donne pas envie. Et vous ?

Prudence — C'est un cas intéressant. Sur mon divan il ferait fureur.

Dorothy — Ah... vous êtes...

Prudence — Psychothérapeute.

Dorothy — Je comprends mieux pourquoi Monsieur vous a... C'est un de vos patients, et il a le béguin pour vous ? Il a fait son transfert...

Prudence — Amusant... Je suis tenue au secret professionnel. Et coucher avec mes patients serait une faute lourde de conséquences. C'est pourquoi Alain n'est pas mon patient.

Dorothy — Pas encore...

Prudence — Vous pensez qu'il en a besoin ?

Dorothy — Fricoter... Fréquenter un psy, et il y a de grandes chances que Monsieur se retrouve allonger sur son divan. Ne me dites pas que vous n'avait pas essayé de... corrompre Monsieur...

Alain revient.

Scène 3. **Prudence, Alain, Dorothy quelques instants**

Alain — C'est fait ! L'affaire est réglée. Nous sommes tranquilles pour la soirée.

Dorothy — Vous êtes amusante Dorothy. On reparlera de tout ça si vous le voulez bien.

Alain — Parlez de quoi ?

Prudence — D'art, mon ché... mon ami ! De quoi veux-tu qu'on parle d'autres en cet endroit ? On est encerclé d'œuvres d'art, ici.

Dorothy — Si Madame Prudence et Monsieur n'ont plus besoin de moi...

Alain — Oui. Oui. Laissez-nous. Euh non attendez Prudence. Vous auriez quelques petits trucs à grignoter ? Constantin devait...

Dorothy — Tout est prévu, Monsieur. Mr Constant m'a prévenu de votre visite guidée des pièces de la maison à Madame Prudence. J'attendais les ordres de Monsieur pour servir...

Alain — Ah... Très bien. Très bien. Eh bien servez ! Servez !

Dorothy — Ici Monsieur ?

Alain — Oui. Oui. On se débrouillera.

Dorothy — Bien Monsieur. Ah... J'oubliai... Je rappelle à Mme Prudence que si Madame veut jouer au Docteur et faire une séance avec Monsieur, un divan est à sa disposition dans la chambre d'ami.

Alain — Dorothy !

Dorothy — Je vous remercie Dorothy.

Dorothy sort.

Alain — Il s'est passé quoi là ? Ne me dis pas qu'elle sait ?

Prudence — Tout. Seulement par déduction. Même mon métier, elle l'a deviné.

Alain — Manquait plus que ça !

Prudence — Tu prends tes domestiques pour des neuneus, Alain ? De simples exécutants qui servent la loi du plus fort ? Je trouve ton attitude décevante.

Alain — Mais... pas du tout ! Dorothy ne devait rien savoir. Premièrement, cela ne la regarde pas. Et, moins de monde sait, plus le secret est bien gardée.

Prudence — Tu n'as donc pas confiance en elle. Tu penses qu'elle va éventer ton petit secret ; en un mot, mon existence dans ces murs, au nez de ta femme ? Notre liaison ne te suffit pas... En m'invitant ici, tu veux la provoquer, te prouver que tu es capable de prendre le dessus sur elle.

Alain — Je rêve... Moi qui pensais pouvoir passer une bonne soirée.

Prudence — Mais elle est commence très bien cette soirée. Elle est même très riche d'informations.

Alain — J'ai l'impression que ça te fait rire.

Prudence — Ton agacement me fait sourire mon chéri. Dis-moi, il y a une salle d'eau dans ta galerie ?

Alain lui montre la porte sur fond cour, à côté du dressing.

Alain — Euh oui. Oui. La salle de bain est là. Si tu veux te rafraîchir, fais comme chez toi.

Prudence — Allez, ne sois pas sur la défensive. Il n'y a pas péril en la demeure. Dorothy est une femme charmante, et elle est loin d'être bête. Tu la sous-estimes, je trouve.

Elle sort de la salle de bain.

Entre Dorothy, tandis qu'Alain enlève sa veste, et sa chemise.

Scène 4.
Alain, Dorothy

Il s'arrête en voyant Dorothy qui l'observe.

Dorothy — Monsieur s'apprête à se coucher ? J'allais servir.

Il sort du dressing une autre chemise, propre.

Alain — Je me mets à mon aise. Vous servez les mains vides ?

Elle ouvre le monte-plat.

Dorothy — Les amuses-bouches me suivent Monsieur.

Alain — Parfait. Parfait. Je sens que la soirée va être...

Dorothy — Bullée ?

Alain — Hein ? Que dites-vous ?

Dorothy — J'ai cru que Monsieur cherchait son mot. Alors j'aide Monsieur à trouver le bon.

Alain — Ne me jouez pas les Constant, Dorothy. Un seul suffit dans cette maison.

Dorothy — Faut-il servir ici... ou (*Dorothy montre la chambre d'ami*)... là ? Monsieur s'étant mis en condition, il serait judicieux de faire gagner du temps à Monsieur pour Madame, et de les servir dans la chambre d'ami tout de suite. C'est que si j'ai un conseil à donner à Monsieur, rester trop longtemps entouré de ces peintures, peut faire perdre toute envie à Monsieur pour Madame. Pas sûr que Madame apprécierait une panne de Monsieur.

Alain — Mêlez-vous de ce qui vous... Oui. Non. Vous avez raison. Après tout... Ne prenons pas de risque. Installez le tout dans la chambre d'ami. Et... Et il n'y a pas de champagne ?

Dorothy — Ah... Oui. En effet. Il est resté au frais. Servir au dernier moment que m'a rappelé Mr Constant.

Alain — Son service au carré est souvent respectable, mais là j'ai soif. Trouvé un seau, remplissez-le de glace, et...

Dorothy — Je remplie de glace le champagne ?

Alain — Mais non ! Le seau ! Suivez un peu.

Dorothy — Et le champagne je le sers comment ?

Alain — Dans le seau !

Dorothy — Pas dans des verres ? Mais si je sers le champagne dans le seau plein de glaçons, le champagne va se mélanger aux glaçons, vous croyez qu'il sera buvable dans cet état ?

Alain — Mais non !

Dorothy — Alors pourquoi vous me dites...

Alain — Dorothy, s'il-vous-plaie, écoutez-moi.

Dorothy — Je ne fais que ça Monsieur.

Alain — Je vais faire court... Seau. Glaçons dans le seau. Bouteille de champagne restée fermée dans le seau à glaçon. Et servir le tout ici. Comprendo ?

Dorothy — Monsieur n'avait pas précisé pas que le champagne devait rester dans la bouteille. Et Monsieur aime bien préciser les choses. C'est pourquoi j'ai jugé utile...

Alain — De rien du tout. Allez nous chercher à boire, je m'occupe des petits fours.

Dorothy — Quand vous dites « nous », dois-je comprendre que je vais faire aussi partie de la petite sauterie... la petite fête !

Alain — Dehors !

Dorothy — Bien, Monsieur.

*Sortie de Dorothy.
Le portable d'Alain bip.
Il ouvre le sms reçu.
Entrée de Prudence.*

Scène 5. Alain, Prudence

Prudence — Dis-moi Alain... ta salle de bain, c'est toi qui l'a choisi ou c'est ta femme qui ?..

Alain — Hein ? Qu'est-ce que tu dis... Ma femme dans la salle de bain ? C'est une erreur, elle est... (*il lit le SMS*) sur le pas de porte ! Meeeerde ! Alerte au feu !

Prudence — T'as fait brûler quelque chose ?

Alain — Hein ? Oui. Non. C'est un code.

Prudence — Un code.

Alain — Un code de prudence.

Prudence — Un code à moi ? Pas le souvenir d’avoir...

Alain — Mais non, pas toi. Je me parle à moi-même de temps en temps. Ça me rassure.

Prudence — C’est intéressant ça. Et tu te dis quoi ?

Alain — Qu’il y a urgence !

Prudence — Un imprévu ? Le même que tout à l’heure ?

Alain — Pire. (*relis son SMS*) Merde ! Merde ! Merde ! Manquait plus que ça !

Prudence — Je t’avais dit que ça te mettrait dans tous tes états.

Alain — T’as raison. Faut que je travaille dessus. Passons à côté, il y a un divan. On va s’en occuper tout de suite.

Prudence — Je sais.

Alain — Comment ça tu sais ?

Prudence — C’est Dorothy qui m’en a parlé.

Alain — Elle t’a fait visiter les lieux ?

Prudence — Elle a deviné qu’après la visite guidée et conventionnelle de la galerie personnalisée, on passerait à une visite privée et approfondie.

Alain — Ah tu veux jouer ! Ça tombe bien, j’ai ce qu’il faut à côté.

Prudence — Tu dors avec des jouets !

Alain — Oh ! mais non, voyons. Façons de parler. Allez dépêche-toi.

Prudence — Monsieur est pressé ?

Alain — Arrête, on croirait entendre la bonne.

Prudence — Et les petits fours, on les laisse là ?

Alain — Bien sûr que non. C’est que les exercices, ça creuse... Tu voulais me dire quoi au sujet de la salle de bain ?

Prudence — C’est ta femme qui l’a décorée ?

Alain — Euh... oui. Oui ! Tu sais moi, une salle d'eau, tant que je peux me laver... je lui avais dit que ça faisait rococo tous ses miroirs. Mais que veux-tu ma femme adore se regarder dans la glace.

Prudence — Faut vraiment qu'elle me rende visite au cabinet.

Alain prend le plateau de petits fours avec lui, laissant la desserte vide.

Ils sortent côté chambre d'ami.

Entre Dorothée.

Scène 6. Dorothy, seule

Sort un plateau du monte-plat, où sont posés dessus le seau à glace avec le champagne et deux coupes. Elle pose le tout sur la desserte vide.

Dorothy — Ah déjà ! Ils ne perdent pas de temps.

Des rires étouffés au rez-de-chaussée.

Puis dans les escaliers.

Et enfin à l'étage.

Tandis qu'au même moment, Dorothy essaie de savoir ce qui se passe dans la chambre d'ami.

Elle regarde dans le trou de la serrure, puis essaie d'écouter à la porte.

Entrent Nicolas les yeux fermés par les mains d'Audrey juste derrière lui.

Scène 7. Dorothy, Audrey, Nicolas

Audrey — Attention... T'es prêt ?

Nicolas — Vi.

Audrey — Tu peux les ouvrir.

Nicolas — Ahhh...

Dorothy — Ah !

Audrey — Aaah...

Dorothy — Madame ! Monsieur...

Nicolas — Appelez-moi Nicolas.

Dorothy — Déjà-là ! C'est que...

Audrey — Vous semblez être surprise ? Pourquoi venir au premier avec du champagne, sinon ?

Nicolas — Je peux servir ?

Audrey — Mais oui, mon chou. Fais-toi plaisir.

Dorothy — Ah mais c'est que... Je m'entraînais au service. Et dès que Mr Constant m'a averti de votre arrivée...

Audrey — Constantin ? Comment pourrait-il savoir que je suis ici ? Je le croyais avec mon mari ?

Dorothy — Oui. Oui. Aussi. Enfin je voulais dire, bien sûr. Mais c'est que... Il connaît bien le serveur ou Madame a... rencontré « mon chou ». Et, se connaissant, il m'a appelé dès qu'il a su que vous reveniez à la maison avec...

Nicolas — Nicolas !

Dorothy — Nicolas Monchou.

Nicolas — Non. Nicolas tout court. Je suis l'auteur de ses œuvres.

Dorothy — Ah c'est vous le peintre ?

Nicolas — Vi !

Audrey — Et que faisiez-vous derrière la porte de la chambre d'ami ?

Dorothy — Oh... Moi ? Euh rien de spécial. Je... j'avais cru entendre du bruit... Vous savez les fantômes dans cette maison... Ils sont pas très discrets parfois.

Nicolas — Il y a des fantômes chez toi ! J'adore ça. L'inspiration que ça va procurer.

Audrey — Mais non ! Il n'y a pas de fantôme ! On les aurait croisés depuis le temps qu'on habite là.

Dorothy — Madame a tort de plaisanter sur la chose. Ils prennent parfois même les traits de Monsieur la nuit quand Monsieur se balade.

Audrey — Mon mari a souvent des insomnies. Il est aussi somnambule à ses heures. Et ça ne peut pas être lui, puisqu'il est à son bureau.

Nicolas — Donc, ta gouvernante a raison ! Si ça ne peut pas être ton mari, ce sont donc les fantômes.

Audrey — Eh bien il n'y a plus qu'à aller vérifier.

Dorothy — Noooooon !

Audrey — Comment ça non ?

Dorothy — Impossible ! Les fantômes sont timides. Ils ne se montreront jamais ! Ouvrir cette porte ne servirait à rien.

Nicolas — On peut tomber sur des surprises !

Audrey — Mais vous avez fini vos délires ! On va en avoir le cœur net. Je vous ordonne de vous écarter.

Dorothy — Je rappelle à Madame qu'à la vue d'une araignée, Madame monte sur la table en criant à l'envahisseur, alors avec un spectre... le cœur de Madame aura la chance, le risque de lâcher !

Nicolas — Mais moi je peux essayer de voir non ?

Dorothy — Je ne connais pas assez Monsieur Monchou, mais si Monsieur est artiste, son inspiration suffira à s'imaginer leur présence. Et afin d'éviter de les déranger...

Audrey — Mais qu'est-ce que vous faites ?

Dorothy ferme la porte à clé.

Dorothy — Je les laisse en paix.

La poignée se baisse.

Puis se remet à niveau.

Elle se baisse encore.

Puis se remet à niveau.

Les autres sont subjugués.

Audrey — Je vous l'avais bien dit qu'ils étaient là ! Je ne vous ai pas menti.

La poignée se baisse plus vite, plusieurs fois, comme agacé.

Puis des coups à la porte.

Nicolas — Des esprits frappeurs ! Oh c'est bon ça ! Venez à moi spectres de l'au-delà ! Venez me visiter. Inspirez-moi !

.../...

Si l'extrait vous a intéressé, et que vous aimeriez obtenir la suite pour un projet scénique, veuillez m'envoyer un mail à l'adresse suivante : fxt.art@gmail.com, en m'indiquant qui vous êtes (producteur, metteur en scène, comédien, etc.), le but de votre demande (monter la pièce, la jouer, la diffuser, ou encore la traduire pour un marché en dehors des territoires francophones, etc.)

Je rappelle toutefois que toute demande concernant l'exploitation de ce texte, une demande officielle adressée à la SACD et à l'auteur sont exigés. En effet, ce type n'est pas libre de droit et est soumis aux droits d'auteurs, comme le stipule le droit sur la propriété intellectuelle...

Toute exploitation du texte sans demande d'autorisation au préalable fera l'objet de poursuites.